

Extrait d'un volume de notre collection TÀP
<http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180>

GILLES DORIVAL

CONTINUITÉS ET INNOVATIONS
DE L'ÉCRITURE THÉOLOGIQUE
DES PÈRES GRECS

Dans leur écriture théologique, de quoi les Pères sont-ils redevables à la tradition philosophico-religieuse des païens ? Que doivent-ils à la tradition juive, notamment à la Bible grecque des Septante et à Philon d'Alexandrie ? Et qu'apportent-ils en propre ? En d'autres termes, dans ce jeu à trois qui implique l'hellénisme, le judaïsme et le christianisme, quelle est, chez les Pères, la part de la continuité et quelle est celle de l'innovation ? Parler ainsi en termes de continuité et d'innovation présente l'avantage d'éviter les concepts de christianisation et de mutation, qui sont critiquable pour l'un, dangereux pour l'autre. En effet, la notion de christianisation a une dimension finaliste qui ne peut que susciter l'agacement de l'historien : comme si l'histoire était écrite à l'avance selon un modèle chrétien prédéfini auquel le monde païen se serait peu à peu conformé ! Quant au concept de mutation, - et singulièrement de mutation chrétienne -, il n'encourt pas les mêmes reproches, puisqu'il renvoie aux changements de l'histoire. Toutefois, il contient un danger, celui de privilégier précisément les changements au détriment des persistances. Or, celles-ci sont bien réelles et doivent être prises en compte, comme on va le voir immédiatement.

THÉOLOGIE PAÏENNE ET THÉOLOGIE JUDÉO-CHRÉTIENNE

À première vue, ce qui distingue globalement la manière d'écrire des théologiens juifs et chrétiens par rapport aux païens, c'est qu'ils prennent appui sans cesse sur les Écritures, où ils trouvent leur inspiration, ainsi

que leurs critères de vérité et d'argumentation. Il n'existe sans doute pas d'œuvres théologiques sans citations ou allusions scripturaires. Même la correspondance de l'évêque Firmus de Césarée de Cappadoce contient quelques réminiscences bibliques¹. Cette omniprésence des Écritures constitue-t-elle un élément d'originalité des auteurs juifs et chrétiens ? C'est ce que nous pensons spontanément aujourd'hui, parce que nous avons l'impression que les écrits païens n'offrent rien de tel. Mais nous nous trompons, victimes que nous sommes d'une conception encore trop répandue selon laquelle la littérature grecque commence à Homère et prend fin en 322, avec la mort d'Aristote et de Démosthène. Mais on ne peut enclorre l'hellénisme dans des limites chronologiques si étroites. Il faut prendre en compte la littérature païenne de l'époque hellénistique et romaine. Or, comme l'a bien montré Pierre Hadot dans un remarquable article de 1987, ce qui caractérise la philosophie grecque, à partir du premier siècle avant notre ère, c'est qu'elle prend la forme d'une exégèse des écrits des fondateurs d'école : Platon, Aristote, Chrysippe, Épicure². Les philosophes païens ont ainsi leurs Écritures, tout comme Philon ou les Pères. Mais, selon Pierre Hadot, le rapprochement entre paganisme et patristique va plus loin : dans la mesure où la philosophie admet que les dieux ont révélé la vérité aux hommes par la poésie (Homère et Hésiode notamment), par les antiques traditions grecques et barbares, par les oracles, elle s'efforce, dans le cadre d'un processus herméneutique, de retrouver dans ces traditions le système philosophico-théologique dont elle se réclame au départ. On peut donc définir la philosophie grecque d'époque tardive comme une méthode exégétique fondée sur une révélation. La ressemblance de démarche avec Philon et les Pères est frappante, à tel point que Pierre Hadot suggère une influence possible de la philosophie d'époque tardive sur la théologie chrétienne ancienne.

Mais c'est sûrement aller trop loin. En fait il n'y a pas de communauté de démarche entre païens, juifs et chrétiens. Il y a des éléments de discontinuité, qu'il faut souligner à leur tour. Le premier d'entre eux est énoncé tant par les auteurs païens que par les Pères : tous sont convaincus du caractère original de leurs textes de référence respectifs. Les païens opposent les beautés de l'écriture de Platon à l'indigence du langage biblique. À l'instar de Celse ou de l'empereur Julien, ils en tirent

1. Par exemple, *Lettre 14* (allusion à Lc 1, 80 ; 2, 40 et 52), dans Firmus de Césarée, *Lettres*, éd. M.-A. Calvet-Sebasti, P.-L. Gatier, Sources chrétiennes 350, Paris, Cerf, 1989, p. 102-103.

2. P. Hadot, « Théologie, exégèse, révélation, écriture dans la philosophie grecques », dans M. Tardieu (éd.), *Les règles de l'interprétation*, Paris, Cerf, 1987, p. 13-34.